

FORT DONELSON

QUI MENE LA DANSE ?



© Peinture de Andy Thomas - NPS collection

Par Paul Kensey

Adaptation en français par Gérard Hawkins

Cet article a paru en mars 2001 dans la Newsletter de l'American Civil War Round Table of Australia, NSW Chapter Inc. Il est reproduit avec l'aimable autorisation de son auteur

INTRODUCTION

Dès le début de la guerre civile, nombreux sont ceux qui croyaient que le conflit fratricide serait de courte durée. Une ou deux batailles tout au plus et, selon leur allégeance, les « lâches Yankees » ou les « Rebelles débraillés » capituleraient rapidement et la guerre serait terminée. Avec une telle confiance dans un succès rapide, toute allusion à une stratégie à long terme semblait stérile.¹

Les dirigeants les plus clairvoyants et les plus responsables des deux camps ne partageaient pas le point de vue populaire d'une guerre brève mais ils ne prévoyaient pas non plus la « guerre totale » qui allait devenir une réalité. La plupart des élites du Nord pensaient en termes d'une guerre limitée qui ne visait pas à conquérir le Sud, mais à réprimer une insurrection et reconquérir la fidélité de son peuple mal éclairé. Dans ce contexte, ils considérèrent la guerre comme un objectif limité nécessitant une stratégie de moyens limités. Winfield Scott, le général en chef de l'Union, conçut une telle approche lorsqu'il proposa qu'au lieu d'envahir directement le Sud, il faudrait [...] l'entourer d'un blocus maritime composé d'une flotte de canonnières sur le Mississippi,

¹ McPherson, J.M., *Battle Cry of Freedom – The Civil War Era*: New York, Oxford University Press, 1988. p 333.

soutenue par des soldats. Ainsi isolés du reste du monde, les rebelles ainsi que leur gouvernement seraient étouffés et [...] amenés à négocier en versant moins de sang que par tout autre moyen.

Cette stratégie d'enveloppement serait dénommée plan Anaconda. Les journaux du Nord méprisèrent le plan de Scott. Le *New York Tribune* de Horace Greeley claironna : *En avant, à Richmond ! En avant, à Richmond ! Le Congrès rebelle ne peut pas être autorisé à s'y réunir le 20 juillet. A cette date, cet endroit doit être aux mains de l'armée nationale.*

D'autres journaux reprirent le cri de « En avant, à Richmond », certains suggérant même que le plan Anaconda de Scott cachait sa réticence à envahir son état natif. Les politiciens cédèrent - une invasion de la Virginie semblait l'option la plus facile. En conséquence, la guerre démarra d'une manière non planifiée et confuse, et la première aventure nordiste en Virginie, le 21 juillet 1861, se solda par un désastre à la bataille de Manassas ou Bull Run.

Néanmoins, les esprits les plus clairvoyants entrevirent un certain mérite dans la stratégie proposée par Scott. C'est ainsi qu'au premier hiver de la guerre, le blocus naval avait débuté et les troupes de l'Union se massaient en Illinois, au Missouri et au Kentucky, pour entamer une poussée sur le Mississippi. Ces dernières devaient converger vers Fort Henry, un ouvrage confédéré protégeant la rivière Tennessee et, par la suite, sur Dover, une petite ville du Tennessee sur la rivière Cumberland, et ses batteries d'artillerie avoisinantes situées à Fort Donelson.

LA SITUATION AU DEBUT 1862

Le théâtre de l'Ouest dans la guerre civile s'étend des monts Appalaches à l'est au fleuve Mississippi à l'ouest et comprend le Kentucky, le Tennessee, le Mississippi et une partie de l'Illinois, de l'Ohio et de la Géorgie. En février 1862, les forces de l'Union sont de loin plus nombreuses que celles des Confédérés, comptant près de 200 000 hommes largement dispersés. La moitié des troupes fédérales, commandées par le brigadier-général Don Carlos Buell, sont cantonnées au centre du Kentucky tandis que l'autre moitié, sous le commandement du major-général Henry Halleck, se trouve dans le Missouri, avec son quartier-général à St. Louis. En face, les forces confédérées s'élèvent à environ 75 000 hommes commandés par le général Albert Sidney Johnston, considéré par beaucoup à cette époque, y compris par le président Davis, comme le meilleur soldat en Amérique du Nord.

Johnston a déployé ses troupes sur un front concave qui démarrait à Columbus dans le Kentucky, sur le Mississippi, se prolongeait au sud-est jusqu'aux forts Henry et Donelson dans le Tennessee, et remontait au nord-est jusqu'à Bowling Green dans le Kentucky. Alors que Johnston est en mesure d'utiliser le chemin de fer pour transporter ses hommes et leur matériel, le réseau fluvial n'est pas en sa faveur, même s'il possède quelques canonnières pour soutenir ses opérations défensives. Les fleuves et rivières constituent toutefois une route naturelle pour les forces de l'Union et leur flotte. Pour défendre ces cours d'eau et empêcher les Fédéraux de les utiliser, les Confédérés ont construit deux bastions - Fort Henry sur la rivière Tennessee et Fort Donelson sur la rivière Cumberland. Aucun d'eux ne possède de bonnes protections naturelles et Johnston n'est pas en mesure d'y implanter des garnisons importantes.

Les troupes confédérées sont composées de jeunes recrues non éprouvées au combat et commandées par des officiers subalternes inexpérimentés. En outre, elles sont mal armées et pauvrement nourries. Bien que les Fédéraux soient mieux armés, équipés et

disciplinés, la hiérarchie à différents niveaux est quelque peu problématique. Plus grave, il n'y a pas de niveaux de commandement. Halleck et Buell rapportent directement au général en chef, George B. McClellan qui les ignore tous les deux ! Pire encore, aucun d'eux n'a confiance en l'autre pas plus que dans le subordonné de Halleck qui doit faire face aux Confédérés pour s'emparer des forts : le brigadier-général Ulysses S. Grant.

Depuis le début de l'année, Lincoln pousse ses généraux à l'action sur le théâtre occidental. Mais comme cela se produira régulièrement tout au long de la guerre, jusqu'à ce que Grant assume le commandement général, ils se montrent souvent velléitaires. Alors que Grant est impatient d'avancer sur Fort Henry, Halleck demeure perplexe. Une certaine hésitation aurait pu être justifiée car Johnston avait la capacité d'encercler et de vaincre les forces de Grant s'il avait fait fi de sa prudence et attaqué. Avec l'avantage que nous donne le recul du temps, nous savons que Johnston rata ce « test ».

Ce n'est finalement que le 29 janvier, lorsque Halleck apprend que Beauregard arrive de l'ouest avec quinze régiments pour renforcer les forts - rumeur qui s'avéra être fausse - qu'il approuve la proposition de Grant de s'emparer de Fort Henry.

L'ATTAQUE DE FORT HENRY

Au début de février 1862, Grant démarre son mouvement sur Fort Henry depuis Cairo en Illinois et atteint son objectif le 6. Le brigadier-général Lloyd Tilghman, commandant confédéré de la place, avait envoyé la plupart de ses hommes vers l'est jusqu'à Fort Donelson pour éviter que Grant ne puisse s'en approcher. Tilghman reste au fort avec une poignée de soldats afin de retarder avec son artillerie la flotte fédérale. Les rebelles remportent quelques succès car ils parviennent à neutraliser une des canonnières du *flag officer*² Andrew Foote dans l'engagement initial. Les pièces de gros calibre de Foote se révèlent cependant redoutables contre le fort mal construit et, au début de l'après-midi, Tilghman hisse le drapeau blanc en signe de reddition.

Les Fédéraux ont remporté une belle victoire navale. Johnston croit que le bref engagement à Fort Henry a changé la donne sur le théâtre occidental de la guerre. Sa ligne a été brisée, la rivière Tennessee est maintenant ouverte aux canonnières et autres navires de l'Union et le moral de son armée est sapé. Tout cela avait été réalisé sans affrontement de grande ampleur.

La majeure partie de la flotte de Foote commence alors à descendre la rivière Tennessee en se déplaçant vers l'est, le long de l'Ohio, pour virer au sud sur la rivière Cumberland en vue d'attaquer Fort Donelson. Pour pallier un désastre imminent, Johnston ne parvient pas à adopter un plan qui a une chance d'aboutir à une victoire confédérée significative. Au lieu de saisir l'initiative et de concentrer ses troupes contre Grant ou même de se replier quelque peu pour établir une nouvelle ligne de retranchements qu'il peut raisonnablement défendre, il divise ses forces en deux. Il envoie une moitié de son effectif à Fort Donelson et se dirige avec l'autre vers Nashville. Ces actions seront les prémices de ce que Johnston qualifiera plus tard de *coup terrible [...] des plus désastreux et presque sans remède*.

Ce choc, les Confédérés ne s'en remettent jamais. Ils avaient eu l'occasion d'encercler et de détruire la plus importante armée de l'Union dans l'Ouest et peut-être changer le cours de la guerre. Qu'ils n'aient pas été capables de réaliser cette manœuvre

² Flag officer : terme utilisé pour désigner un officier général de marine (amiral, vice-amiral, amiral de division ou commodore).

est la conséquence directe du manque d'imagination de leur commandant et d'une approche velléitaire à livrer bataille.

FORT DONELSON

Fort Donelson fut construit au début de l'hiver 1861 sur une crête à l'ouest de Dover dans le Tennessee. Son rôle était d'empêcher l'utilisation de la rivière Cumberland par les Fédéraux et les pièces d'artillerie du fort étaient parfaitement adaptées à cette tâche. Le fort lui-même était composé d'une série de tranchées peu profondes qui formaient un demi-cercle autour des batteries d'artillerie, juste au sud de Dover. La zone entière était vallonnée, très boisée et traversée seulement par quelques chemins.

LES PERSONNALITES – FLOYD, PILLOW ET BUCKNER vs GRANT

Johnston a déployé trop peu d'hommes à Fort Donelson pour retenir Grant, mais plus qu'il ne pouvait se permettre de perdre. Plus important encore, il aggrave cette erreur par son choix des commandants du fort. Toutes les décisions prises par Johnston au cours de cette campagne de l'hiver 1861-1862 ont été défendues mais rien n'est plus important pour un commandant en chef sur le théâtre de guerre que le choix de ses subordonnés et dans ce cas-ci, celui de Johnston est un échec total ! Qu'il nomme trois officiers supérieurs de rang égal, sans distinction de poste ou de fonction est, au mieux téméraire, mais quand deux d'entre eux n'ont que peu ou pas d'expérience militaire, la situation devient le prélude d'une catastrophe, ce qui nous mène à poser la question suivante : qui mène la danse ?

A cette époque, le commandant de Fort Donelson est le brigadier-général John B. Floyd, un ancien secrétaire à la Guerre des Etats-Unis dans l'administration Buchanan, de 1857 à 1861. Floyd n'a aucune expérience militaire ni aptitude au commandement, peu de sens des responsabilités, et sa seule préoccupation semble avoir été sa sécurité personnelle. A cet égard, il avait été impliqué dans une controverse sur l'utilisation abusive de fonds destinés aux Indiens. En mai 1860, il avait ordonné le transfert de 115 000 armes à cinq des Etats rebelles, un acte qui, aujourd'hui encore, est considéré par beaucoup comme une trahison.

Le commandant en second est le brigadier-général Gideon J. Pillow dont la seule notoriété semble d'avoir été l'ancien partenaire de l'avocat du président James K. Polk. Pillow, un vétéran de la guerre contre le Mexique, est le seul officier confédéré envers lequel Grant exprima ouvertement son mépris. Son sens des responsabilités est considéré comme étant égal à celui de Floyd.

Le seul véritable soldat dans le fort est le brigadier-général Simon Oliver Buckner, mais son ancienneté le place seulement en troisième position dans la chaîne hiérarchique. Buckner est entré à West Point un an après Grant et les deux militaires sont des amis proches. C'est un soldat professionnel qui connaît son métier, mais Floyd et Pillow veillent à ce qu'il n'ait jamais l'opportunité de prouver ses qualités.

Face aux Confédérés de Fort Donelson les troupes nordistes sont commandées par le brigadier-général Ulysses S. Grant. De petite taille, il a échoué dans toutes ses entreprises avant la guerre, mais durant le conflit, il se révélera être un redoutable adversaire pour le Sud. Son génie militaire - caractéristique qui lui permit de vaincre tous les adversaires auxquels il dut faire face - résidait dans le fait qu'il ne s'inquiétait jamais de ce que l'ennemi pouvait lui faire, mais se concentrait sur ce qu'il pouvait faire à l'ennemi. Grant allait utiliser cette habileté à Fort Donelson.

En plein hiver, le voilà en terrain hostile avec à peine 17 000 hommes, entouré de Confédérés, dépendant de la seule rivière pour ses renforts et son ravitaillement et privé des transports de Foote qui ont disparu. Halleck le considère comme un subordonné imprudent au cœur du territoire ennemi, livré à lui-même en cas de désastre. En effet, il est situé dans une poche autour de laquelle l'ennemi est cantonné au nord, au nord-ouest et directement face à lui. Si Johnston réalise cette opportunité et en tire les ficelles, Grant sera piégé et le cours de la guerre dans l'Ouest pourrait changer. Malheureusement, Johnston ne saisit pas la chance qui s'offre à lui, et d'ailleurs Grant ne la considère pas comme un obstacle majeur à ses propres plans. Il estime que les Confédérés sont démoralisés et pris de panique. Une poussée concertée les chasserait du milieu et de l'ouest du Tennessee. Il est déterminé à quitter Fort Henry au plus vite et à avancer sur Fort Donelson. Le mauvais temps le retient pendant quelques jours sur place, mais il commence sa marche forcée le 11 février.

LA BATAILLE

Le 13 février, les troupes de Grant sont proches du fort. Comme l'avait prévu le général, l'ennemi n'a fait aucune tentative pour contester son avance. Il écrit plus tard que *j'avais connu le général Pillow au Mexique, et jugé qu'avec n'importe quelle force, peu importe sa taille, je pouvais marcher jusqu'à une portée de fusil de tout retranchement qu'il avait ordonné de tenir.*

L'armée de Grant se compose de deux divisions : la première sous le commandement du brigadier-général John H. McClelland sur sa droite, ou l'extrémité orientale du front, et l'autre, commandée par le brigadier-général Charles F. Smith, sur sa gauche. McClelland était un politicien de l'Illinois apparemment ambitieux, manquant de tact, limité dans ses aptitudes et quelqu'un qui détestait profondément les *West Pointers*.³ En revanche, Smith, un diplômé de West Point qui avait servi avec distinction lors de la guerre contre le Mexique, était un soldat exceptionnel.

Le 14 février est une mauvaise journée pour l'infanterie des deux camps. La nuit précédente, une tempête de neige s'est abattue, et comme les hommes n'avaient pas été autorisés à allumer des feux de camp, ils ont froid, sont trempés et mécontents. Un certain nombre de blessés sont morts d'hypothermie.

Grant vient de recevoir en renfort la 3^e division du brigadier-général Lew Wallace. Ce dernier, un ancien journaliste, avocat, homme politique et vétéran de la guerre contre le Mexique, positionne immédiatement ses hommes sur le front fédéral, entre McClelland à droite et Smith sur la gauche.

Le plan de Grant est de maintenir l'infanterie confédérée épinglée derrière ses remparts pendant que ses canonniers pilonnent les batteries ennemies à courte portée. Foote et lui pensent que la puissance de feu de leurs cuirassés réduira la résistance de Fort Donelson tout comme elle l'avait fait à Fort Henry. Lorsque les pièces d'artillerie du fort auront été détruites et la flotte se sera rendue maître de la rivière, l'infanterie de Grant bloquera toute échappatoire, obligeant les Confédérés à se rendre.

Foote est un peu sceptique quant à ce plan d'attaque. Il sait que les canons de Fort Donelson sont plus puissants que ceux de Fort Henry, mais Grant ordonne d'accélérer la cadence. Au milieu de l'après-midi, il arrive en amont du fort avec ses quatre cuirassés, le *Pittsburg*, le *St. Louis*, le *Carondelet* et le *Louisville*, suivis par deux canonniers non armés, le *Tyler* et le *Conestoga*. Le *St. Louis*, navire amiral de Foote, ouvre le feu à une distance d'environ 1 600 mètres. Ses obus tombant trop court, il avance davantage. Il

³ Officier issu de l'académie militaire de West Point.

avait gagné à Fort Henry en s'approchant au maximum de ses défenses et était déterminé à en faire de même à Fort Donelson. Foote avance encore jusqu'à seulement 400 mètres de l'ennemi. Tous ses cuirassés ont été touchés par les tirs confédérés, le *St. Louis* encaissant à lui seul quarante-neuf obus. Son tir est encore trop court et il se rapproche à 350 mètres lorsqu'un boulet fracasse le poste de pilotage du *St. Louis*, arrachant la roue du gouvernail, tuant le pilote et blessant Foote. Sa flotte sérieusement endommagée, l'amiral est contraint de battre en retraite. Toute victoire à Fort Donelson devra être gagnée par les forces terrestres.

Bien que Grant soit déçu par l'échec de Foote, il ne panique pourtant pas. Il sait que les Confédérés ne peuvent pas envoyer d'importants renforts au fort, ni apporter de vivres et de munitions aux assiégés. Il est convaincu que Johnston ne va pas monter une attaque sur ses arrières. Il est prêt à attendre que la famine lui apporte la victoire.

Les Confédérés décident de ne pas attendre. Ils n'ont maintenant pas d'autre choix que d'essayer de se frayer un chemin pour atteindre Nashville. Bravant la tempête de neige, ils sortent du fort et repoussent les troupes de l'Union qui les encerclent. Alors que tout se passe pour le mieux, le général Pillow perd soudainement son sang-froid et exhorte ses collègues Floyd et Buckner à avorter la tentative échappatoire et à retourner au fort. Floyd décide ensuite de se dégager en perçant l'aile droite fédérale. A l'aube, les Sudistes attaquent, Pillow à gauche et Buckner au centre. La direction générale est le long de Wynn's Ferry Road. Après les premiers moments de confusion, les commandants des brigades de McClernand alignent leurs unités et commencent à riposter. Les combats durent toute la matinée, entachant la neige du sang des victimes. Cependant, les Fédéraux tiennent bon.

Le temps est alors venu d'entamer la retraite vers le sud. Il n'y a aucun doute que si les Confédérés l'avaient entreprise à midi, ils auraient pu rejoindre Nashville en toute sécurité. Les forces de l'Union n'auraient mené qu'une poursuite timide, Grant n'étant pas sur place pour les commander. Il est parti avant l'aube pour converser avec Foote et se trouve au milieu de la rivière Cumberland sur le *St. Louis*. Pillow, le héros des combats de la matinée, commence à perdre les pédales, ce qui le couvre de ridicule. Il est persuadé que l'armée de Grant a été défaite et a fui en direction de Fort Henry. Ignorant Floyd, il trouve Buckner et l'accuse de lâcheté. *Napoléon*, hurle-t-il, *exploites ses victoires et les Confédérés n'en feront pas moins*. Pointant du doigt un chemin qui remontait une gorge face à Buckner, il ordonne d'attaquer. Il envoie ensuite un de ses aides de camp à la station du télégraphe la plus proche avec une dépêche pour Johnston, affirmant sur son honneur de soldat que la victoire était totale. Ivre de gloire, Pillow abandonne toute idée d'un retrait confédéré sur Nashville.

Grant décide de lancer son propre assaut. Il est persuadé que Floyd a plus ou moins dégarni ses retranchements lors de son attaque. Il ordonne à Smith d'avancer sur le flanc droit confédéré. L'objectif est difficile à atteindre, le terrain est abrupt et jonché d'arbres abattus. En un laps de temps que Grant décrit comme « incroyablement court », Smith aligne ses hommes pour une attaque frontale afin de les empêcher de tirer pendant qu'ils se frayent un chemin à travers les obstacles formés par ces abattis. La charge disperse les rebelles. Pendant ce temps, McClernand et Wallace lancent une offensive sur le flanc gauche des rebelles, repoussant ainsi les hommes de Pillow et de Buckner dans leurs retranchements. La tentative confédérée de briser l'attaque a échoué.

A la tombée de la nuit du 15 février, les Confédérés sont de retour dans leurs tranchées, épuisés et transis de froid. Floyd et Pillow débattent des possibilités de dégager l'armée de sa situation désespérée. Incapables de parvenir à un consensus, ils convoquent une réunion de tous les commandants de brigades et de régiments, le 16

février à 13 heures. Floyd informe ses collègues que des éclaireurs ont appris que Grant allait être renforcé par cinq régiments supplémentaires. La discussion se poursuit tout au long de la nuit. Le commandant de la cavalerie, le colonel Nathan B. Forrest, déclare que la route de Charlotte à travers la Lick's Creek est encore libre. Homme d'action et non de palabres, Forrest quitte immédiatement la réunion pour reconnaître la route. Il découvre que le niveau de l'eau est « juste à fleur des tapis de selle ». Pendant ce temps, un groupe d'éclaireurs signale que *le débordement de la Lick's Creek rendait impraticable la traversée de l'infanterie, que la boue arrivait à hauteur des cuisses, que le niveau de l'eau atteignait le bas de la selle et que la rivière était parcourue par de forts courants*. En outre, bon nombre d'hommes souffraient d'engelures et il fallait en tenir compte dans les délibérations ultérieures.

LA CONFERENCE CONFEDEREE – 16 FEVRIER, 05H30

Ce qui suit est le résumé des conversations qui eurent lieu au quartier-général de Floyd, le 16 février 1862 à 5h30 du matin.

Floyd: *Eh bien, messieurs, quelle est maintenant la meilleure chose à faire ?* - Floyd répète la question.

Pillow : *Il est difficile de dire ce qui est le mieux à faire, mais je suis en faveur de tenter une sortie.*

Floyd : *Buckner, qu'en pensez-vous ?*

Buckner : *Je considère que notre position est désespérée. Les troupes sont épuisées par le manque de sommeil, le travail et les combats. Elles n'ont pas reçu de rations depuis plusieurs jours et elles n'ont aucun moyen de les préparer. Leurs munitions sont pratiquement épuisées. Nous sommes complètement encerclés par une force quatre fois plus importante que la nôtre. Leur état d'épuisement ne leur permet plus de marcher. Une tentative de sortie serait repoussée par une force supérieure composée de troupes fraîches. Le résultat serait le massacre de nos troupes qui seraient ainsi assaillies simultanément de toutes parts, de front, sur leurs arrières et sur leurs flancs. Le résultat serait plus déplorable que de se rendre. Je pense qu'aucun général n'a le droit d'ordonner un tel sacrifice de vies humaines.*

Forrest informe Buckner que sa cavalerie est en mesure de couvrir la retraite de l'armée. Le général Floyd se range de l'avis de Buckner.

Buckner : *Ce serait odieux de soumettre l'armée à un tel massacre alors que rien de positif ne pourrait résulter de ce sacrifice. Quand toute résistance devient inutile, les officiers supérieurs doivent à leurs hommes d'obtenir les meilleures conditions de reddition possible.*

Floyd est d'accord avec Buckner sur ce point.

Pillow : *Messieurs, si nous ne pouvons pas nous frayer une sortie ni nous battre, il n'y a d'autre alternative que la capitulation, et je suis déterminé à ne jamais abandonner mon commandement ni à me constituer prisonnier. Je mourrai d'abord.*

Floyd : *Moi non plus. Je ne peux pas et ne vais pas me rendre, mais je dois avouer que ce sont des raisons personnelles qui me guident.*

Buckner : *De telles considérations ne devraient pas dicter les actions d'un général.*

Floyd: *Néanmoins, telle est ma détermination.*

Pillow : *Je pense qu'il n'y a pas deux personnes dans la Confédération que les Yankees préfèrent capturer que moi-même et le général Floyd. Général Floyd, est-ce que vous m'accompagnerez ?*

Floyd : *C'est une question à laquelle chaque homme doit répondre personnellement.*

Forrest : *Allez-vous rendre les unités sous votre commandement ?*

Floyd hoche la tête.

Forrest : *J'ai l'intention d'effectuer une sortie – ne fut-ce que pour sauver un homme.*

Floyd : *Je tente ma chance avec Forrest.*

Floyd : *Général Buckner, vous occuperez-vous de la reddition ?*

Buckner répond par l'affirmative.

Floyd : *Général Buckner, je vous remets le commandement, me permettez-vous d'évacuer ma brigade ?*

Buckner : *Oui, à condition de le faire avant que l'ennemi n'agisse sur mes lignes de communications.*

Floyd : *Général Pillow, je rends mon commandement.*

Pillow : *Je rends le mien.*

Buckner : *Je l'assume ; faites venir un clairon et apporter une plume, de l'encre et du papier.*

Le général Buckner s'assied alors et commence à rédiger un message adressé au général Grant.

Pillow : *Messieurs, y a-t-il un problème si je vous quitte ?*

Floyd : *Chacun doit juger cela en son âme et conscience.*

Pillow : *Alors je vais quitter cet endroit.*

LA FUITE

Alors que Buckner entame son pénible devoir, Floyd et Pillow se précipitent vers la rivière, où ils attendent de monter à bord d'un bateau à vapeur, le *General Anderson*. Le navire arrive juste avant l'aube et les soldats s'y engouffrent de manière chaotique. Effrayé, le capitaine informe Floyd que le navire coulera à moins de lever l'ancre immédiatement. Floyd donne alors l'ordre d'appareiller. Pendant ce temps, des hommes de Pillow ont localisé un bateau plat à bord duquel le général confédéré est transporté sur la rivière Cumberland.

En fin d'après-midi, Pillow atteint Clarksville et rejoint Floyd à bord du *General Anderson*. Ensemble, ils gagnent Nashville où ils arrivent le 17 février vers 19 heures.

REDDITION INCONDITIONNELLE

Buckner, qui croit fermement que sa responsabilité s'étend au partage de sa captivité avec celle de ses hommes, écrit une note à Grant, lui demandant les termes de sa capitulation. Grant reçoit ce message juste avant les premières lueurs du jour. Sa réponse est laconique et précise : *rien de moins qu'une reddition inconditionnelle et immédiate ne peut être acceptée. Je propose d'avancer immédiatement sur vos défenses.*

Buckner reçoit un choc à la lecture de la réponse de Grant. Il n'a pas dormi depuis plus de trente heures et est dégoûté par les décisions de ses supérieurs. En outre, il ne comprend pas très bien ce que Grant entend par « reddition inconditionnelle ». Le terme est nouveau, et il se refuse de penser à ses conséquences. Il a un rôle à jouer et est déterminé à le faire dans la dignité jusqu'à la fin.

A la suite de la capture de Fort Donelson, le Sud est contraint d'abandonner la partie méridionale du Kentucky et une grande portion du centre et de l'ouest du Tennessee. Les Confédérés avaient métamorphosé la possibilité d'une victoire éclatante en une amère et cuisante défaite. Les trois officiers généraux, Johnston, Floyd et Pillow avaient gaffé et leurs actions auraient des graves conséquences pour la cause confédérée. Seule

la réputation de Buckner n'est pas ternie. Au moins avait-il réussi à rétablir un peu de dignité lors de sa reddition.

Plus tard dans la matinée, Grant se rend au QG de Buckner à l'hôtel Dover. Malgré le ton rude de sa demande écrite de « capitulation inconditionnelle », il se montre, selon Buckner, *très gentil, poli et civilisé*.

Au cours de la conversation, Buckner dit à Grant que s'il avait été aux commandes pendant la campagne, il n'aurait pas permis aux Fédéraux de s'approcher impunément de Fort Donelson. Grant répond que, si Buckner avait été à la tête des forces confédérées, il n'aurait pas procédé de la manière dont il le fit. Il ajoute encore d'une façon goguenarde que Pillow n'aurait pas dû se soucier pour son évasion : *Si je l'avais capturé, je l'aurais relâché, préférant le voir comme votre commandant plutôt que comme prisonnier*. Lorsque Buckner se lève pour partir, Grant le suit à l'extérieur. Il s'arrête et lui dit : *Buckner, je sais que vous êtes loin des vôtres et, peut-être avez vous besoin de fonds ; ma bourse est à votre disposition*.

Après avoir décliné l'offre de Grant, Buckner le remercie. Néanmoins, c'était une reconnaissance du général de l'Union qui se souvenait de la générosité de Buckner durant l'été de 1854, lorsque Grant arriva de la côte ouest à New York pratiquement sans un sou. Ses affaires financières traversaient alors une crise et l'hôtel qui l'hébergeait lui refusait tout crédit supplémentaire pour son séjour et son logement. Dans cette situation d'urgence, Grant fit appel à son ami, le capitaine Simon Buckner, qu'il avait connu à West Point et pendant la guerre contre le Mexique. Buckner garantit la ligne de crédit de l'hôtel de son ami, y fit transférer ses bagages et l'assista financièrement jusqu'à ce qu'il soit en mesure de récupérer de l'argent d'un créancier.

PRISONNIERS DE GUERRE

Le nombre de Confédérés capturés à Fort Donelson n'a jamais été établi avec précision mais on pense qu'environ 2 000 d'entre eux s'évadèrent en groupe ou individuellement. Ce qui est connu peut être résumé de la façon suivante :

- plus de 500 Confédérés sont enterrés dans le cimetière de Dover. Ce chiffre exclut ceux qui succombèrent à la suite de leurs blessures ou qui sont enterrés ailleurs, mais ce nombre est susceptible de dépasser les 2 000 ;
- le jour de la reddition, Grant note le nombre de prisonniers capturés comme étant [...] de 12 000 à 15 000 ;
- dans son ouvrage *The Military History of U.S. Grant*, le colonel Adam Badeau écrit que le nombre de rebelles capturés est de 14 623 ;
- au total, les forces confédérées chargées de la défense de la région de Dover se montent à environ 15 500 soldats opérationnels ; ce chiffre ne prend pas en compte les hommes soignés dans les hôpitaux, ceux affectés à des tâches diverses et les 400 recrues qui arrivèrent à Dover le matin du 16 février ; lorsqu'ils sont ajoutés aux nombres de la garnison, le total dépasse probablement les 18 000 hommes.

Quel que soit le nombre de soldats fait prisonniers, le fait de prendre soin de milliers de captifs se révéla extrêmement difficile car il n'y avait aucune procédure en place pour l'administration et le contrôle des prisonniers de guerre. Grant écrivit à Halleck qu'il était [...] *vraiment heureux d'être débarrassé d'eux*. Il précisa que *les capturer [...] avait été plus facile que de prendre soin d'eux* et qu'il craignait que *les prisonniers ne soient une tare de la taille d'un éléphant*.

EPILOGUE

La dépêche de Grant annonçant la chute de Fort Donelson atteignit le quartier-général du général Halleck à St. Louis, le 17 février vers midi. Le jubilant Halleck télégraphia au général en chef McClellan à Washington : *Promouvez Buell, Grant et Pope au rang de major-général des volontaires et donnez-moi le commandement de l'Ouest. Je vous demande cela en retour pour la prise des forts Henry et Donelson.*

Il semble que ce général administratif essayait de ramasser les lauriers acquis par ses habiles subordonnés. En outre, en incluant le nom de Grant parmi les autres, il tentait de faire croire aux autorités de Washington que d'autres généraux avaient partagé la victoire à parts égales. A l'exception d'un ordre général publié le 19 février, Halleck ne fit plus jamais allusion au rôle de Grant dans l'opération.

A la suite de la diffusion à Washington des nouvelles de la reddition de Fort Donelson, le président Lincoln nomma Grant au grade de major-général des volontaires, avec effet rétroactif au 16 février. Le Sénat confirma immédiatement cette nomination. Par la suite, Buell, McClernand, Pope, C.F. Smith et Lew Wallace seront également promus au grade de major-général avec prise d'effet au 21 mars.

Par la prise de Fort Henry, les Fédéraux avaient éventré le front confédéré qui protégeait le cœur de la Confédération. Le flanc gauche de cette ligne de défense était ancré sur Columbus au Kentucky et le droit sur Cumberland Gap. Avec la perte de Fort Donelson, la ligne avait été brisée et, en corollaire, les Sudistes avaient perdu une puissante armée de campagne et une immense quantité de matériel de guerre.

Les fruits de cette victoire devinrent rapidement apparents. Deux jours après la chute de Fort Henry et devant la menace pesant sur Fort Donelson, Albert Sydney Johnston notifia au secrétaire confédéré à la Guerre, Judah Benjamin, qu'il renonçait à son poste à Bowling Green, Kentucky, et prenait sa retraite à Nashville. Lorsque Fort Donelson tomba, Nashville était menacée d'être envahie puisque les canonnières fédérales étaient désormais en mesure de se déplacer sans entraves sur la rivière Cumberland. Les Confédérés furent alors forcés d'abandonner l'important complexe industriel sudiste et, le 17 février, Johnston commença l'évacuation de la ville.

Ainsi, grâce à la simple capture de Fort Donelson et à l'anéantissement de ses défenseurs, l'Union avait forcé d'un seul coup les Confédérés à abandonner le sud du Kentucky et la quasi-totalité du centre et de l'ouest du Tennessee. Avec la chute de ce fort, l'image de la guerre à l'Ouest changea. Grant avait pris l'initiative et, en dépit de certaines déconvenues, il ne devait plus jamais la perdre. Le coin enfoncé profondément dans le Sud par la chute de Fort Donelson finirait éventuellement par morceler la Confédération. Bientôt viendraient les batailles de Shiloh, de Corinth, de Memphis et, 18 mois plus tard, celle de Vicksburg.

Le Sud allait payer très cher la catastrophe de Dover : trois années supplémentaires d'une guerre amère. Mais le montant ultime sera finalement sa défaite totale.

BIBLIOGRAPHIE

- Bearss, E. C., *Unconditional Surrender: The Fall of Fort Donelson*, réimpression par le Tennessee Historical Quarterly, Volume XXI, Nos 1 and 2, Juin 1962.
- McPherson, J. M., *Battle Cry of Freedom - The Civil War Era*, New York, Oxford University Press, 1988.
- Fort Donelson*: Washington DC, National Park Service Brochure, 1999.
- The Campaign for Fort Donelson*, Eastern Acorn Press, Jamestown, Va., 1983.
- The War of Rebellion - A Compilation of Official Records of the Union and Confederate Armies*, Washington D.C., 1880, 1900, Serie 1, Volume 11, pages 278 et 293.